



The Dybbuk, un classique du théâtre yiddish, au Centre Segal *Page E 3*



N'oublie pas de gagner, ou le côté sombre du tennis féminin *Page E 8*

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR • LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 AOÛT 2015



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les acteurs Michael Ironside et Laurence Leboeuf ont été intrigués et séduits par le scénario de *Turbo Kid*. Ils ont tout de suite dit oui au projet.

Entichés de pastiche !

Une démarche sérieuse se cache derrière le déjanté *Turbo Kid*

À la fois film d'action postapocalyptique et comédie satirique, *Turbo Kid*, à l'affiche le 14 août, a été conçu par trois cinéphiles nostalgiques des productions de série B de leur enfance. Ils ne sont pas les seuls, il faut croire, puisque leur exercice de style rétro-kitsch a été remarqué au Festival de Sundance puis s'est mérité un prix du public à SXSW. Même honneur remporté tout récemment à Fantasia où le film a déclenché non pas une vague, mais un tsunami d'euphorie.

FRANÇOIS LÉVESQUE

A force de pollution et d'irresponsabilité quant à la menace nucléaire, l'humanité a eu raison d'elle-même. Sur une planète terre dévastée, des grappes de populations décimées survivent comme elles le peuvent. Rarissime, l'eau est la ressource la plus précieuse. Zeus, un tyran borgne, en contrôle l'approvisionnement. Résolu à rétablir la justice en ce bas monde, le Kid, un adolescent épris de bandes dessinées, se réinvente superhéros et décide d'affronter le terrible despote. À ses côtés : Apple, une jeune fille dont l'indéfectible bonhomie cache quelques secrets. Ah oui, un dernier détail : tout cela

se déroule dans le futur... En l'an 1997. Né de l'imaginaire débridé du collectif Roadkill Superstar (RKSS), constitué de François Simard, Anouk Whissell et Yoann-Karl Whissell, *Turbo Kid* a connu une mise au monde à l'image de son intrigue, c'est-à-dire joyeusement rocambolesque.

« On a réalisé plusieurs courts métrages sous forme de fausses bandes-annonces, rappelle Yoann-Karl Whissell. À l'origine, *Turbo Kid* devait en être une ; une parodie des films postapocalyptiques à la Mad Max du début des années 1980. Ces films-là ont bercé notre enfance alors qu'on regardait tout, le très bon comme le très mauvais. À Fantasia, on est tombés sur Jason Eisener, le réalisateur du film *Hobo with a Shotgun* [une autre fausse bande-annonce devenue film créée pour

un concours organisé par le diptyque *Grindhouse* de Quentin Tarantino et Robert Rodriguez]. Il nous a encouragés à en faire un court métrage. »

Le but ? Soumettre ledit court métrage à un concours organisé par les producteurs du film anthologique *The ABCs of Death*, qui avaient sciemment laissé vacante la lettre T. Et les trois complices de réaliser dans l'urgence *T Is for Turbo*.

« On a remporté le vote du public, mais le jury nous a classés seconds, relate François Simard. C'est passé à un cheveu. On était vraiment découragés. Et puis, on a été contactés par un des producteurs, Ant Timpson, qui est basé en Nouvelle-Zélande. Il avait adoré notre proposition et se demandait si on souhaitait en tirer un long métrage. »

« On a reçu son courriel le lendemain de l'annonce du résultat du concours, se souvient Anouk Whissell. C'était aussi inattendu qu'excitant. On a écrit le scénario de *Turbo Kid* au cours des trois semaines suivantes. »

« Le temps pressait, parce qu'on voulait que le projet soit prêt pour la première édition de *Frontières*, le marché de

la coproduction instauré par Fantasia », précise François Simard.

Nuances de pastiche

C'est lors de cet événement que les RKSS ont fait la connaissance de la productrice Anne-Marie Gélinas, d'Ema Films (*Rebelle*). Ne restait qu'à trouver des comédiens capables de saisir les différentes nuances d'un pastiche que ne renierait pas Mel Brooks.

À ce chapitre, François Simard garde un souvenir impérissable de la première rencontre du trio avec Michael Ironside, acteur culte de *Scanners* et *Total Recall*, dont la présence connotative ajoute une strate satirique à *Turbo Kid*.

« C'était lors d'une fête organisée par le Festival du film de Toronto. On a repéré Michael tous les trois et on s'est mis à s'exciter en se disant que ce serait un rêve de l'avoir pour Zeus. Anne-Marie nous a entendus. Elle n'a fait ni une ni deux et elle nous a plantés devant lui en lui disant qu'on avait un rôle pour lui. On a fait notre pitch et il nous a dit, l'air grave : « Écoutez, les enfants, ça semble génial,

VOIR PAGE E 4 : PASTICHE

DAVID
ALTMEJD

FLUX

Exposition conçue et organisée par le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris / Paris Musées et le Musée d'art contemporain de Montréal
Avec le soutien de : The Brent Foundation Art Study Center et Anzoco Rosen Gallery, New York
The Island (detail), 2011. Photo : Farzad Owing
Avec l'amable permission The Brent Foundation Art Study Center, Greenwich, Connecticut



AU
MAC



MUSÉE D'ART
CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL



185, rue Sainte-Catherine Ouest
Métro Place-des-Arts macm.org

VISITEZ
LE MICROSITE
DE L'EXPOSITION
FLUX.MACM.ORG

-PARCOURS AUDIO COMMENTÉ
PAR L'ARTISTE
-CONTENUS EXCLUSIFS
-GALERIE PHOTOS

PLAN
CULTUREL
NUMÉRIQUE
DU QUÉBEC

PARTENAIRE PRINCIPAL
Collection
d'Art
du Québec

COGECO

CULTURE › MUSIQUE

Carl Nielsen, père de la musique danoise

L'année 2015 marque le 150^e anniversaire de la naissance du Danois Carl Nielsen

CHRISTOPHE HUSS

Parmi les commémorations musicales de l'année 2015, il y a le 150^e anniversaire de la naissance de Carl Nielsen. Anniversaire *a priori* discret, mais qui nous fournit tout de même quatre nouvelles intégrales de ses six *Symphonies*!

Carl Nielsen est né le 9 juin 1865, à Odense au Danemark. À sa mort, 66 ans plus tard, il avait marqué la musique de son pays du même sceau que Jean Sibelius (1865-1957), né six mois après lui, en Finlande. Nielsen et Sibelius sont de la génération suivant celle d'Edvard Grieg (1843-1907) en Norvège, considéré comme le « père de la musique nordique » par tous ceux qui oublient un peu vite l'existence de l'atypique Suédois Frans Berwald (1796-1868), qui, entre 1842 et 1845, dans un anonymat quasi absolu, donna au monde quatre symphonies pour le moins singulières (ce qui est d'ailleurs le surnom de la troisième d'entre elles). Berwald, auquel le génie tout aussi imprévisible de Nielsen, 70 ans plus tard, fait parfois penser.

Nielsen-Sibelius : et si, des deux, le génie n'était pas celui que l'on croit? La question a été posée, parfois par provocation, mais souvent pour relever que le fossé entre la notoriété de l'un et le relatif anonymat de l'autre n'a pas lieu d'être. Les deux compositeurs ont la même portée, mais Sibelius a habilement utilisé ses 25 ans de vie supplémentaire. Nielsen est mort au moment de l'avènement de l'enregistrement électrique, alors que dans les années 40 et 50, Sibelius, qui ne composait plus, s'est rapproché de nombre d'inter-



Herbert Blomstedt fut l'un des pionniers de la musique de Carl Nielsen.

prètes (Beecham, Koussevitzky, Karajan) qui assurèrent au disque et dans les salles la promotion de son œuvre.

Les Symphonies

Les 6 *Symphonies* de Carl Nielsen sont le moyen logique d'aborder son œuvre. Au sein du corpus, la 4^e *Symphonie*, « Inextinguible », est la plus connue (même Karajan a daigné l'enregistrer!), mais ce sont, à mon avis, la 2^e *Symphonie*, « Les quatre tempéraments », et la 3^e *Symphonie*, « Espansiva », qui ouvrent le mieux la porte à son univers.

Quand, ensuite, on se familiarise avec l'écriture, on en

arrive probablement à mettre la 5^e *Symphonie* (1920-1922) au-dessus de tout. Dans le répertoire, c'est, avec la 2^e *Symphonie* de Roussel, l'une des plus grandes créations symphoniques directement marquées par la Grande Guerre. La *Cinquième* est une symphonie en deux blocs; successivement, l'humanité destructrice et la régénération pacificatrice.

Ce qui fascine dans le corpus symphonique de Nielsen, c'est la quête du compositeur, qui nous amène toujours là où on ne l'attend pas. Après un essai symphonique simple et direct (1^{re}), on trouve une symphonie à programme (2^e),

une tentative d'unir la pastorale, la voix humaine et la tonalité évolutive (3^e), une « manifestation de la vie » (4^e), un regard souvent pessimiste sur l'humanité (5^e) et enfin une étude symphonique de la texture sonore (6^e, en 1925) qui préfigure Chostakovitch. Tout est fascinant et déconcertant.

Trois enregistrements, Ole Schmidt (Unicorn) et Herbert Blomstedt (EMI) en Europe, et une intégrale partagée entre Ormandy et Bernstein (Columbia) en Amérique, se sont disputés le marché dans les années 1970 et 1980. Le disque compact a largement élargi ce choix.

Pour le 150^e anniversaire, quatre nouvelles intégrales, Sakari Oramo (BIS), Alan Gilbert (DaCapo), Colin Davis (LSO) et John Storgards (Chandos), tentent d'attirer l'attention des médias et des discophiles. Après de fastidieuses écoutes, on relèvera que dans ce choix honorable, mais très loin d'être passionnant, seul Oramo attire quelque peu l'attention, notamment dans le disque isolé couplant les *Symphonies* n^o 2 et n^o 6.

L'autre Nielsen

Blomstedt et Salonen ne représentent pas seulement le choix le plus avisé dans l'achat d'une intégrale des symphonies de Nielsen. Leurs enregistrements sont désormais rassemblés dans des coffrets qui nous en donnent plus. Tous deux comprennent l'œuvre « la plus le fun » de Nielsen, la *Suite Aladdin*, des ouvertures, ainsi que la *Petite suite*, l'*Opus 1* du Danois. Salonen y ajoute le *Concerto pour violon*, alors que Decca intègre *Hymnus amoris* et la précieuse intégrale de l'opéra *Maskarade*, sous la direction d'Ulf Schirmer.

Il manquera alors à votre collection un disque de concertos (violon, flûte, clarinette). On en trouve un chez Naxos et un chez BIS qui se valent.

Si vous êtes plus boulimique et désirez aussi explorer la musique de chambre et pour piano, un coffret de 10 CD, vendu autour de 40\$, est édité par Membran. L'intégrale symphonique de Douglas Bostock, cheville ouvrière du projet, tient très bien la route, et le projet intitulé « Nielsen the Danish Symphonist » vous permet d'explorer plein de choses: concertos, musique de chambre, œuvres pour piano et mélodies. Il ne vous manquera plus alors qu'une intégrale de *Maskarade* pour faire de vous un connaisseur émérite du plus grand compositeur danois de l'histoire.

Le Devoir

RECOMMANDATIONS

Symphonies, Aladdin, Maskarade. Blomstedt. Decca 6 CD 478 6469; *Salonen Conducts Nielsen.* Sony 6 CD 88697 58423 2; *Nielsen, The Danish Symphonist. Douglas Bostock.* Membran 233378 (distr. Naxos).

JAZZ

Le shaman grec : Charles Lloyd

SERGE TRUFFAUT

C'est une histoire grecque qui n'est pas une tragédie, quoique... Elle en présente tout de même certaines des postures qui lui sont propres, puisqu'elle a un lien, pas si ténu que cela, avec le conte politique que déclinent depuis des mois maintenant Angela Merkel, Alexis Tsipras, Wolfgang Schäuble — dans le rôle de satrape financier —, les hommes portant les cartables du FMI, ainsi que ceux qui transmettent les diktats de marchés invisibles, puisque la fameuse main sculptée par Adam Smith a été amputée au pied de l'Acropole.

On divague? Non, pas du tout, puisqu'au ras des pâquerettes, Charles Lloyd se signale pour une deuxième fois avec des histoires musicales qui empruntent à celles qui résonnent dans la cave où loge la Pythie de Delphes. Oui, pour la deuxième fois, le saxophoniste qui se distingue de tous les autres par une inclination marquée pour l'humanisme s'est adjoint les talents d'instrumentistes grecs, soit Sokratis Sinopoulos à la lyre et Miklos Lukacs au cymbalum.

Au ras du bitume, voici de quoi il s'agit: un nouvel album de l'oracle tibétain du jazz vient de paraître sur étiquette Blue Note. Le titre? *Wild Man Dance*. Premier constat, et non des moindres: le shaman péruvien du jazz a mis un terme à son association avec ECM, qui débuta, si notre mémoire tient la forme, dans les années 80. Son opus antérieur, publié par ECM, avait pour titre *Athens Concert* et mettait en vedette la chanteuse Maria Farantouri.

Deuxième constat: le moine hindou du jazz a changé sa formation rythmique. Au piano, on retrouve Gerald Clayton, la contrebasse est entre les mains de Joe Sanders, alors que la batterie est sous le contrôle de l'excellent Gerald Cleaver. Troisième constat: le beatnik du jazz qui habite Big Sur, sur la côte du Pacifique au sud de San Francisco, a remonté les courants d'eau qui partent de la Grèce jusqu'à la vallée de l'Odra en Pologne afin d'y insérer, dans l'album s'entend, une pièce baptisée *Flying Over the Odra Valley*. Tout simplement.

Le dieu des dieux

Bon, soyons honnêtes, on a un problème: on apprécie un peu, beaucoup, énormément, très, très beaucoup le Cronos du jazz contemporain, qui ne peut pas, absolument pas être Italien, Sarde, Espagnol, Suédois ou Français comme voudrait nous le faire croire l'assemblée de la branchitude « marketée ». Non! Toujours est-il qu'on adore ce *Wild Man Dance*, qui pourtant n'est pas de tout repos.

On aime beaucoup ce disque, parce que celui qui est moine, shaman, oracle, prêtre, le dieu des dieux, soit Cronos, y expose les dernières traductions musicales de son incessante quête. Son éternelle méditation. Plus haut, on a mentionné son humanisme. Ce n'était pas en vain.

Il faut savoir qu'il fut le premier *jazzman* à émailler son propos des résonances sonores que l'on regroupe sous le vocable « musiques du monde ». Ce goût marqué pour toutes les musiques des cinq continents s'est accompagné d'une étude philosophique, dans le sens d'ailleurs méditatif, des cultures du monde. C'est pour cela qu'il est la définition, la personification du jazzman humaniste. Bref, Lloyd est un homme du monde.

Quoi d'autre? Il a le génie du bon compagnonnage. Il a toujours su s'entourer de talents aussi variés que vifs d'esprit. Aujourd'hui, le pianiste s'appelle Clayton. Hier, ils s'appelaient Jason Moran, Bobo Stenson, Geri Allen, Michel Petrucciani ou Keith Jarrett. Oui, il fut le premier à donner sa chance à celui qui est devenu depuis la diva d'ECM. Il est autant homme du monde que maître de cordée. Laquelle? Celle de la version vivante du jazz. Suffit d'écouter *Wild Man Dance*.

Dans le dernier numéro de *Jazz Magazine*, qui est en fait un numéro double comme c'est le cas tous les étés, il est question de Melody Gardot, de B. B. King, du surévalué Chris Potter, des très regrettes Miles Davis, Dizzy Gillespie, Clark Terry et Art Pepper. Ce numéro propose également les programmations d'une foule de festivals en plus des chroniques habituelles.

Le disque libéré du temps: *Full Force* par The Art Ensemble of Chicago sur ECM. La brigade militante de la Great Black Music livre, entre autres choses, un morceau d'une grande bravoure intitulé *Charlie M.* Composée la nuit par le trompettiste Lester Bowie alors qu'il venait d'apprendre la mort de Charles Mingus, cette pièce est d'une densité inouïe.

La vidéo de la semaine: Charles Lloyd, Eric Harland et le percussionniste indien Zakir Hussain: *Festival « Jazz sous les Pommiers », 4 mai 2013*. C'est tout simplement un long et exotique voyage sur les rives du Gange et du Mississippi natal de sir Lloyd.

Collaborateur Le Devoir



Charles Lloyd, moine, shaman, oracle, prêtre, dieu des dieux

Hydro Québec présente le festival INTERNATIONAL du

20 JUIN au 23 AOÛT 2015

DOMAINE FORGET

RESPIREZ LE GRAND ART

MUSIQUE SCULPTURE NATURE

ENSEMBLE CAPRICE

FRANÇOIS LE ROUX

RUSSELL BRAUN

MICHEL BÉROFF

CONCERTS DU FESTIVAL

VENDREDI 14 AOÛT 20 H
L'Ensemble baroque Caprice réunissant musiciens, chanteurs et danseurs sous la direction de Matthias Maute
L'Or en musique

SAMEDI 15 AOÛT 20 H
François Le Roux, Russell Braun, barytons
Michel Béroff, Olivier Godin, piano
Oeuvres de Debussy, Fauré, Finzi, Lalo, Mendelssohn et Brahms

DIMANCHE 16 AOÛT 15 H
CONCERT GALA
Les chanteurs de l'Institut Canadien d'Art Vocal
Joan Dornemann, direction artistique
Joshua Major, metteur en scène

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Découvrez les 25 oeuvres monumentales installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Tous les dimanches de l'été!
Du 7 juin au 30 août

16 AOÛT
VOYAGE ONIRIQUE SUR LES CHEMINS D'EUROPE
Duo Umemoto-Senay, accordéon et guitare

Détails sur domaineforget.com
418 452-3535 | 1 888-DFORGET (336-7438)

Caisse de dépôt et placement du Québec

PACTE RURAL 2014-2024

MIC DE CHARLEVOIX-EST

CASINO CHARLEVOIX

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

CULTURE › THÉÂTRE



Le Théâtre Yiddish Dora Wasserman monte le texte sous la gouverne de deux femmes, Bryna Wasserman et Rachelle Glait.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Mon fantôme d'amour

Le Théâtre Dora Wasserman revisite un classique centenaire, le *Roméo et Juliette* yiddish

MARIE LABRECQUE

Connaissez-vous le dibbouk? Signifiant « coller » en hébreu, ce terme désigne une âme perdue qui n'a pas trouvé la paix, et qui se réfugie donc à l'intérieur du corps d'un être humain. C'est l'une des histoires du folklore juif qu'a recueillies Shalom Anski lors de ses longs périples ethnographiques en Europe de l'Est, au début du XX^e siècle.

Désirant conserver une trace écrite de ces récits traditionnels, l'auteur d'origine russe les a réunis dans une pièce, *The Dybbuk*, qui est depuis devenue l'œuvre la plus jouée du répertoire théâtral yiddish. Afin de célébrer le centenaire de cette création, le Théâtre Yiddish Dora Wasserman (TYDW) monte le texte, en version originale surtitrée en français et en anglais, sous la gouverne de deux femmes, Rachelle Glait et Bryna Wasserman.

Oubliez *L'exorciste* et les intrigues de possession démoniaque imaginées par Hollywood (qui a d'ailleurs récemment récupéré ce mythe pour en tirer un médiocre film d'horreur). *The Dybbuk* est d'abord l'histoire d'une passion existant par-delà la mort. Ici, la possession devient « l'ultime expression de l'amour » qu'éprouve un jeune mystique

décédé brusquement pour sa bien-aimée, qui refuse d'ailleurs que l'esprit envahisseur quitte son corps.

Bryna Wasserman compare la pièce à un *Roméo et Juliette* de la littérature yiddish. « À la fin, le couple est réuni dans la mort. » *The Dybbuk* campe un univers surnaturel où la frontière entre le monde des vivants et celui des morts n'est pas très étanche : un défunt y est même convoqué à comparaître à un procès!

C'est aussi une fable morale où Anski traite d'une question éthique et montre comment l'ordre de l'univers se dérègle lorsqu'on ne tient pas parole. La possession survient lorsqu'un homme fortuné tente de marier sa fille, qui avait été promise dès sa naissance à un autre, à un prétendant plus riche. Le fiancé légitime se plonge alors dans une zone qui lui est interdite : la kabbale, la pratique mystique juive. Un niveau de compréhension « hallucinatoire » en principe défendu aux moins de 40 ans.

Si *The Dybbuk* résonne autant dans la culture juive (la pièce fut un grand succès dès le début), c'est aussi parce que l'œuvre illustre la volonté de survie d'un peuple alors dispersé. Le dibbouk qui s'accroche de toutes ses forces au corps possédé devient une

allégorie de la situation de la diaspora juive, explique Bryna Wasserman. « *Anski, qui avait vécu les pogroms et la Révolution russe, dit ceci à son époque : ça va être difficile, on va devoir lutter, mais on ne va jamais partir.* »

Conte pour tous

Mais le duo de charmantes metteuses en scène insiste : bien que conservé dans son cadre d'époque, *The Dybbuk* n'est pas une production « muséale » figée dans le temps, mais un spectacle mis en valeur pour le spectateur contemporain — de toutes confessions. Pour elles, la pièce d'Anski est un classique « pertinent sur tant de plans » qui, à la façon d'un Shakespeare ou d'un Molière, peut soutenir différentes versions.

En 1998, Bryna Wasserman avait déjà mis en scène le texte au Centre Segal, alors que Rachelle Glait y jouait la jeune première. Aujourd'hui, cette dernière définit ainsi leurs rôles respectifs : elle a choisi et guide les acteurs — dont certains sont des débutants — tout en s'occupant des détails, tandis que sa comparse, qui réside à New York, où elle dirige le National Yiddish Theatre Folksbiene, est la « visionnaire ».

Créé dans la Grosse Pomme en juin, sur une musique du Montréalais Josh Dolgin, alias Socalled, leur spectacle se veut moins traditionnel que le précédent et affiche une couleur très expressionniste. L'équipe de création a fait beaucoup de recherches afin d'accéder au sens profond de la pièce. « *Et je pense que c'est ce qui la rend acceptable pour un public contemporain*, avance Bryna Wasserman. *C'est très fidèle aux mots, à l'époque, à la dimension religieuse, mais c'est aussi ouvert à une interprétation psychologique.* »

Et les metteuses en scène sont bien placées pour réfléchir au point de vue de Laya, cette jeune femme « captive de la tradition ». Rachelle Glait note ainsi que la possession débute alors que Lea s'appête à devoir épouser un homme imposé par son père. « *Il y a eu des femmes qui ont simulé [être possédée par un dibbouk] afin d'éviter un mariage.* »

En fait, des récits de possession auraient été rapportés jusqu'à notre époque. La créatrice cite en riant un cas récent où « *un rabbin en Israël a même essayé de faire un exorcisme sur quelqu'un en Américain du Sud, via Skype...* »

Langue menacée

The Dybbuk offre l'occasion d'admirer une autre entité revenue d'entre les morts, en quelque sorte : le yiddish. « *C'est de la poésie, la langue est magnifique* », dit Rachelle Glait, qui ajoute que certains jeunes acteurs ne parlant pas yiddish l'ont appris juste pour la pièce.

Plus ancien théâtre yiddish au Canada, la compagnie fondée en 1958 par Dora Wasserman reste fidèle à cette langue. Sa fille Bryna, qui en est désormais directrice artistique, parle d'un équilibre entre le refus de faire des compromis afin de conserver sa culture — « *et où peut-on comprendre ça mieux qu'ici, au Québec?* » — et la nécessité de construire des ponts avec d'autres cultures. La troupe a déjà présenté *Les belles-sœurs* en yiddish. « *Michel Tremblay a dit que c'était l'une de ses productions favorites* », rappelle fièrement Bryna Wasserman.

Langue privée de pays à elle, le yiddish est menacé d'extinction. L'ancien outil de communication de la diaspora juive d'Europe « *n'est pas mort d'une mort naturelle, mais à cause de la Shoah*, ajoute la metteuse en scène. *Pourtant, il y a toujours des études yiddish dans les universités, et des jeunes gens à travers le monde sont fascinés par l'essence de la langue. La joie et les larmes de sa culture sont contenues dans la langue même. Et en parlant yiddish sur scène, on espère jouer un rôle important qui va au-delà du théâtre.* »

Collaboratrice
Le Devoir

THE DYBBUK

Texte : Shalom Anski. Mise en scène : Bryna Wasserman et Rachelle Glait. Au Centre Segal des arts de la scène du 9 au 27 août.

09-22 AOÛT

MISQA 2015

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

09-08 MIRÓ ÉTATS-UNIS CONCERT D'OUVERTURE

13-08 OMER ÉTATS-UNIS / VAN KUIJK FRANCE

14-08 VERONA SINGAPOUR / ÉTATS-UNIS / CANADA / AMBER CHINE

20-08 VAN KUIJK FRANCE / OMER ÉTATS-UNIS

21-08 AMBER CHINE / VERONA SINGAPOUR / ÉTATS-UNIS / CANADA

22-08 PARKER ÉTATS-UNIS CONCERT DE CLÔTURE

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES
514.550.8057 • RESERVATIONS@MISQA.COM

MISQA.COM

L'Institut canadien d'art vocal présente

L'ELISIR D'AMORE

de DONIZETTI, lundi 10 août, 19 h 30

GALA

mercredi 12 août, 19 h 30

ZANETTO & L'AMICO FRITZ

de MASCAGNI, vendredi 14 août, 19 h 30

Du 27 juillet au 18 août 2015

Venez assister à tous nos événements :

Classes de maître • Récitals de chant • Opéras • Concert Gala

À la salle Claude-Champagne,
Faculté de musique de l'Université de MontréalCo-direction artistique :
Joan Dornemann et Paul Nadler

www.icav-cvai.ca

Renseignements : (514) 554-8822
Billets : (514) 790-1245

LA CANTATE INTÉRIEURE



Du 31 août au 11 septembre 2015

Une production de la compagnie Les Deux Mondes
en codiffusion avec le Théâtre de Quat'SousTexte Sébastien Harrisson Mise en scène Alice Ronfard
Avec Dorothee Berryman, Marie Bernier et Stéphane JacquesTHÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, avenue des pins Est, Montréal
BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

les2mondes



TARIF PRÉFÉRENTIEL UNIQUE DE 23 \$ AVANT LE 31 AOÛT



CINÉMA

Secrets et mensonges

LES LIEUX SOMBRES
(V.F. DE DARK PLACES)

★★★
Thriller de Gilles Paquet-Brenner. Avec Charlize Theron, Nicholas Hoult, Christina Hendricks, Corey Stoll, Tye Sheridan et Chloë Grace Moretz. France, 2015, 113 minutes.

MANON DUMAIS

La romancière américaine Gillian Flynn ne donne pas dans la « chick lit » à la Helen Fielding. Les univers qu'elle dépeint sont des plus sombres et les personnages féminins qu'elle y fait évoluer n'ont rien à voir avec la fille d'à côté en attente du prince charmant. Un an après l'épouse peu rassurante des *Apparences*, brillamment mis en scène par David Fincher, voici qu'arrive l'asociale Libby Day. Si Charlize Theron s'avère aussi solide dans *Les lieux sombres* que l'était Rosamund Pike dans *Les apparences*, on ne saurait toutefois dire que le réalisateur français Gilles Paquet-Brenner (*Les jolies choses*, *Elle s'appelait Sarah*) a autant de génie que son confrère américain.

À la demande du chef d'un groupe d'amateurs d'enquêtes policières (Nicholas Hoult), Libby Day doit revisiter son passé afin de comprendre ce qui s'est réellement déroulé la nuit où sa mère (Christina Hendricks) et ses deux sœurs auraient été assassinées par son frère (Corey Stoll), qui purge une peine de prison depuis 30 ans. Ce faisant, la romance que son frère vivait à l'époque (Tye Sheridan) avec une jeune gothique de bonne famille (Chloë Grace Moretz) lui reviendra en mémoire.

Reposant sur un récit dense dont les ramifications risquent



REMI STAR
Libby Day, interprétée par Charlize Theron, doit revisiter son passé afin de comprendre ce qui est arrivé à sa famille.

d'éprouver la patience du spectateur. *Les lieux sombres* jouit heureusement d'une atmosphère tendue et d'une photographie glauque, lesquelles en font un thriller divertissant. Alternant entre le passé et le présent, Paquet-Brenner entretient bien le mystère jusqu'à la conclusion crève-cœur. Toutefois c'est dans l'intrigue familiale que le cinéaste se fait plus surprenant.

De fait, si la trame policière semble par moments trop arrangée avec le gars des vues, son illustration d'une famille dysfonctionnelle en région éloignée s'avère plutôt émouvante. Il est vrai que le jeu de Hendricks en mère courage larguée par son mari violent et alcoolique (Sean Bridgers) y est pour quelque chose. N'en demeure pas moins que sa vision d'une Amérique obsédée par les armes à feu et pétrie par sa peur de la différence provoque autant de frissons que le cauchemar perpétuel de Libby.

Collaboratrice
Le Devoir



PASTICHE

SUITE DE LA PAGE E 1

mais je me suis converti; je suis un 'born-again Christian' et j'ai renoncé aux scènes violentes." On était catastrophés. Puis, il a éclaté de rire en nous disant qu'il se foutait de notre gueule et de lui envoyer sans faute notre scénario.»

«Le scénario fait foi de tout, confie Michael Ironside. Évidemment, la possibilité de jouer à la limite de la caricature le type de personnages que j'ai interprété mille fois était tentante. Et pour être parfaitement honnête, la passion de François, Anouk et Yoann-Karl m'a d'emblée séduit. Après avoir lu le scénario, je leur ai proposé certaines idées par rapport au personnage de Zeus. Ils en ont retenu plusieurs et en ont écarté d'autres, chaque fois avec d'excellents arguments. L'esprit de collaboration qu'ils ont tout de suite manifesté a achevé de me convaincre.»

Laurence Lebœuf, qui déclenche souvent l'hilarité dans le rôle d'Apple avec son air perpétuellement ahuri, a pour sa part été contactée de manière fort originale.

«J'étais en plein tournage de la série *Trauma* quand le costumier Eric Poirier m'a parlé de ce projet complètement fou et triplant dans lequel il s'apprêtait à embarquer, explique la ravissante actrice. Ça a tout de suite piqué ma curiosité et c'est là qu'il m'a montré une photo du personnage d'Apple, que François [Simard] avait imaginée en y mettant mon visage. L'effet était parfait et en me voyant dans le costume, dans le personnage, j'ai dit oui sur-le-champ. J'aime la science-fiction, et en plus, ce film-là me permettait de jouer dans un registre comique

avec lequel je n'étais pas du tout familière. C'est épuisant d'être drôle, soit dit en passant, mais combien l'un!»

Repéré dans la série *Degrassi: la nouvelle génération*, Munro Chambers, un tout jeune acteur qui a commencé dans le métier à huit ans, a quant à lui décroché le rôle-titre.

Une carrière qui décolle

Bien soutenue, la coproduction a rapidement été financée. «Le processus a été très rapide, c'est vrai, convient Yoann-Karl Whissell. Mais en réalité, ça faisait dix ans qu'on essayait de tourner un premier long métrage.»

«Dix ans de refus, abonde François Simard. En 2004, notre court métrage *Le bagman* a connu beaucoup de succès et a été traduit, puis distribué sur le marché européen. On était certains de pouvoir réaliser un long, après ça. Il ne s'est rien passé. Autrement dit, ça a été rapide, oui et non.»

Or, depuis que leur premier long métrage a entamé sa vie festivalière — un peu plus de six mois —, François Simard, Anouk Whissell et Yoann-Karl Whissell sont sollicités de toutes parts. Au moment de l'entrevue, l'encre de leurs signatures séchait à peine d'un contrat établi pour un second projet. Un troisième était en bonne voie de trouver preneur. Bref, c'est à vitesse grand V que leur carrière dans le long métrage semble vouloir décoller. En cela, le titre *Turbo Kid* leur aura porté chance à plus d'un égard.

Le Devoir

Mauvais karma

Le suspense *Le cadeau* siffle un air entêtant quoique connu

LE CADEAU
(V.F. DE THE GIFT)

★★★
Réalisation: Joel Edgerton. Avec Rebecca Hall, Jason Bateman, J. Edgerton. États-Unis-Australie, 2015, 108 minutes.

FRANÇOIS LÈVESQUE

On fait la connaissance de Simon et Robyn alors qu'ils visitent une maison sise dans les collines de Los Angeles. Tout de verre et de lumière constituée, la propriété est splendide et, on s'en doute, onéreuse. À l'évidence, Simon a les moyens: nouvel emploi, et cetera. Et Robyn? Un regard lointain suffit à transmettre un sentiment d'aliénation latent, une tristesse larvée. Un jour qu'ils sont occupés à faire des emplettes, un type étrange vient se présenter à eux: Gordon. Il se trouve que Simon et lui ont été à l'école ensemble, autrefois. Graduellement, les zones d'ombres que le couple modèle se dissimule à lui-même sont mises au jour, puis exacerbées par les visites impromptues et les cadeaux insistants de Gordon, dont la présence non sollicitée devient vite inquiétante.

Mi-original, mi-banal, le suspense *Le cadeau* évoque maints films (*Harry, un ami qui vous veut du bien*, *Le bébé de Rosemary*, et même *Suspects de convenance*, en clin d'œil à la fin) à mesure que se déploie une intrigue aux ramifications psychologiques certes intéressantes, mais trop souvent télégraphiques. En plusieurs occasions, le spectateur a une longueur d'avance sur les personnages quant au prochain développement. Trahisant une minutie évidente, la construction du récit laisse deviner ses rouages.

Par exemple, on se doute



FILMS SÉVILLE

Studieux, appliqué, l'ensemble du film *Le cadeau* manque d'organicité.

d'office que les deux hommes ont un vieux contentieux en souffrance. Or, le scénario s'ingénie à semer des fausses pistes plus ou moins efficaces afin de retarder au maximum l'inévitable révélation. L'impatience menace alors de l'emporter sur l'angoisse.

Implacable logique

Studieux, appliqué, l'ensemble manque d'organicité. Tout cela, cet agencement dramatique, apparaît trop manifestement conçu pour accommoder les différents impératifs

du dernier acte. Lequel, en l'occurrence, satisfait, avec un ultime retournement qui, encore une fois, à défaut de déjouer les attentes, s'impose comme un châtement d'une implacable logique.

Le principal atout du film tient à l'interprétation crédible et nuancée de Rebecca Hall (*Vicky Cristina Barcelona*, *La maison des ombres*), qui, paradoxalement, se voit impartir la partition la moins dense sur papier.

En mari égocentrique et pas franchement sympathique,

Jason Bateman défend le genre de rôle qu'il a campé mille fois en comédie (*Gros mots*, *C'est ici que l'on se quitte*). L'acteur Joel Edgerton (*Guerriers*, *Exodus*), dont c'est le premier film en tant que réalisateur, compose quant à lui un antagoniste envers qui le niveau de sympathie fluctuera selon que l'on s'identifie ou non à son traumatisme.

Contrairement au film, on tâchera ici de ne pas éventer la surprise.

Le Devoir

Pour les admirateurs les plus ardents de Woody Allen

L'HOMME IRRATIONNEL
(V.F. DE IRRATIONAL MAN)

★★
Réalisation: Woody Allen. Avec Joaquin Phoenix, Emma Stone, Parker Posey. États-Unis, 2015, 96 minutes.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Dans la cossue ville universitaire de Newport, Jill, une étudiante en musique, est sur le point de tomber amoureuse d'Abe, un professeur de philosophie invité pour la session estivale. Intelligente, sensible et pleine d'allant, Jill est d'emblée fascinée par la vision du monde nihiliste d'Abe. Alcoolique et dépressif, ce dernier résiste un temps, puis succombe aux avances de Jill. Histoire de pimenter une idylle tellement prévisible que tout le monde, à commencer par le fiancé de Jill, la voit venir, voilà qu'Abe se met en tête de commettre le « crime parfait » afin, d'une part, d'aider une inconnue dont le sort l'a ému, et, d'autre part, afin de prouver l'une de ses théories. Le tout, sur fond d'images de cartes postales, puisque c'est dorénavant l'approche que privilégie Woody Allen, qui propose ici une variation mineure de *Crimes et délits*.

Beaucoup de créateurs, quelle que soit leur discipline, puisent dans les mêmes obsessions la substance de leurs œuvres successives. Dès lors que sa signature est affirmée, chacun aura ses détracteurs et ses admirateurs. Pour ces derniers, l'intérêt réside dans la manière inédite dont l'artiste réassemble thèmes et motifs récurrents sur la toile, sur la page ou sur l'écran. Quand la redite paresseuse survient, les plus fervents se consolent en se souvenant de périodes plus inspirées et en prédisant un retour à la forme. Devant l'évidence d'un creux de vague prolongé, les fidèles peinent cependant à trouver des arguments pour se justifier à eux-mêmes leur dévotion.

Selon que l'on est un ama-



MÉTROPOLE FILMS

Le film a pour lui une paire d'interprétations vives et complices d'Emma Stone et Joaquin Phoenix.

teur ou un inconditionnel du cinéma de Woody Allen, on fera remonter ledit creux à une vingtaine d'années, à quelques films à peine, ou on niera en bloc son existence. Désormais, on évoque presque invariablement la métaphore des « vieilles pantouffles confortables » pour qualifier son cinéma. Un compliment qui, quand on y pense, est un brin déprimant.

Ponctué de beaux (*Match Point*, *Vicky Cristina Barcelona*) et de très beaux crus (*Coups de feu sur Broadway*, *Blue Jasmine*), la filmographie de Woody Allen ne s'est enrichie, force est de le constater, d'aucun titre de la trempe d'*Annie Hall*, *Manhattan*, *Intérieurs*, *La rose pourpre du Caire*, *Hannah et ses sœurs*, *Une autre femme*, et *Crimes et délits* depuis le grignotage *Maris et femmes*, qui gagne par ailleurs à être redécouvert.

Dans les intervalles de ses soubresauts créatifs, pas mal de films d'ores et déjà oubliés:

Célébrité, *La vie et tout le reste*, *Le sortilège du scorpion de Jade*, *Le rêve de Cassandra*, *Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu*, *Rome mon amour*, vous vous souvenez? À une époque pas si lointaine, tous, ou presque, laissent leur marque ou, à tout le moins, flottaient un moment dans l'imaginaire du cinéophile content.

Manque de rigueur

Cette panne, si on admet son existence, est-elle imputable aux manchettes de 1993 et de 2014? Seul Woody Allen le sait. Et peut-être aussi son psy.

Pour ce qui est d'*Un homme irrationnel*, le film a pour lui une paire d'interprétations vives et complices d'Emma Stone (*Birdman*) et Joaquin Phoenix (*Le maître*), ainsi qu'une plastique très attrayante — c'est la norme depuis que le cinéaste collabore avec le directeur photo Darius Khondji (*Delicatessen*). C'est trop peu.

Étonnamment, la déception

suscitée ne naît pas tant d'une impression de création sur le pilote automatique que d'une absence totale de rigueur par rapport à la vraisemblance. Venant d'un auteur qui cumule un tel métier, c'est inexcusable. On le précise, ce plus récent long métrage ne se déroule pas dans une réalité visitée par le fantastique ou le surréalisme (*Alice, Minuit à Paris*, *Harry dans tous ses états*).

La narration alternée de l'antihéros et de l'héroïne confère certes une dimension surannée à l'ensemble, mais cela ne justifie en rien les accrocs répétés à la logique qui rendent ridicule l'aspect « comédie policière ». L'impact du dénouement, savoureux au demeurant, s'en trouve considérablement amoindri.

Pour reprendre l'incontournable métaphore, les proverbiales pantouffles ne sont cette fois pas juste usées: elles sont pleines de trous.

Le Devoir

CINÉMA OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

SILS MARIA
de Olivier Assayas
AVEC JULIETTE BINOCHÉ, KRISTEN STEWART ET CHLOÉ GRACE MORETZ 8,50 \$
Le lundi 10 août | 16 h et 19 h 30

CULTURE CINÉMA

CINÉMA OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

STRATFORD ON OUTREMONT DE LA SCÈNE À L'ÉCRAN
KING JOHN | KING LEAR | ANTHONY AND CLEOPATRA
Du 19 au 23 août | 15 \$ | 35 \$ trois événements

Ode à l'anticonformisme

Meryl Streep démontre une fois encore qu'elle peut tout jouer dans *Ricki and the Flash*

RICKI AND THE FLASH (V.O. ET V.F.)

★★★★
Réalisation : Jonathan Demme. Avec Meryl Streep, Kevin Kline, Mamie Gummer, Rick Springfield. États-Unis, 2015, 106 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a près de trente ans, Ricki a quitté le Midwest pour s'établir en Californie afin d'y réaliser son rêve de devenir une vedette du rock. Restés derrière, son mari et ses trois enfants ont refait leur vie. Aliénée pas tant par choix que par défaut par cette famille qu'elle a désertée, Ricki n'est jamais parvenue au sommet des palmarès, mais, dans le petit bar de quartier où son groupe et elle ont leurs pénates depuis des lustres, elle a trouvé une forme d'équilibre au quotidien : éteinte derrière une caisse enregistreuse le jour, déchaînée sur scène le soir venu. Or, voilà qu'après des années de silence, son ex l'appelle. Leur aînée est en instance de divorce. Elle refuse de se lever, de se laver, de s'alimenter. Et Ricki de s'aventurer de nouveau dans ce territoire hostile qu'elle a fui jadis : la banlieue. Convenue au possible, la bande-annonce de *Ricki and the Flash* s'évertue à cacher la complexité du film. Ou lorsqu'une vertu, devient une tare sur le plan promotionnel. Écrit par Diabolo Cody sur le mode non pas édifiant (*Juno*) mais grinçant (*Jeune adulte*), le scénario refuse de se cantonner à une formule malgré une prémisse qui s'y prête pourtant.

S'il fallait classer le film, « comédie dramatique » serait la désignation la plus représentative, mais là encore réductrice, puisqu'en effet, *Ricki and the Flash* explore à fond les différentes nuances de l'un et de l'autre des registres. Tantôt à la limite de la farce, tantôt reluant du côté du mélodrame, Cody ratisse tout ce qui fait rire et pleurer entre les deux avec un degré de sophistication qui atteste de sa maturité dramaturgique. À l'instar de son héroïne tout de cuir bardée à 65 ans bien sonnées, son récit revendique une nature indomptée.

À cet égard, l'inconfort — voire l'animosité passive — que suscite Ricki trouve un écho dans certaines critiques qui ne semblent pas trop savoir quoi penser du film, celui-ci résistant aux classifications traditionnelles. Quoi qu'on en dise, on trouve souvent rassurant de savoir exactement ce que l'on est en train de regarder. On aime les catégories et les cases bien définies.

À l'inverse, *Ricki and the Flash* nécessite un lâcher-prise de la part du spectateur, le film se déployant à son rythme et à sa manière, avec



Meryl Streep a appris à jouer la guitare pour le film *Ricki and the Flash*.

une cohésion narrative et une logique interne appropriées à sa nature iconoclaste.

Du sur mesure

Pas étonnant, dans les circonstances, que Jonathan Demme ait été séduit par le projet. De haute tenue, la filmographie du réalisateur « oscarisé » du *Silence des agneaux* affiche en effet un hétéroclisme rare au sein de laquelle se côtoient la chronique satirique (*Melvin et Howard*), la comédie noire (*Dangereuse sous tous rapports*), la farce (*Veuve mais pas trop*), le drame social (*Philadelphie*), le drame psychologique (*Le mariage de Rachel*), sans oublier le documentaire musical (*Stop Making Sense*), entre autres. *Ricki and the*

Flash lui permet de tâter de tout cela, simultanément. L'œuvre-somme qui en résulte est, et de là découle une bonne part de sa charmante excentricité, en constante rupture de ton.

Toutefois, si le mélange des genres fonctionne à ce point, c'est beaucoup grâce au jeu de Meryl Streep (qui donne ici la réplique à sa fille Mamie Gummer). Ricki aurait pu être une caricature stridente. La comédienne en fait une femme faille et pleine de contradictions, mais mue par deux certitudes : son amour pour ses enfants et sa passion pour la musique, passion qu'elle a choisi de poursuivre en refusant de s'en excuser.

Qu'elle donne tout sur la scène où elle joue à « je t'aime, je te quitte » avec son guitariste au bénéfice

des habitués ou qu'elle entame une douce mélodie dans le salon de son ex, elle module sa voix entre Kim Carnes et Bonnie Raitt, toujours juste, toujours vraie. Quiconque l'a vue interpréter *I'm Cheekin' Out* à la fin de *Bons baisers d'Hollywood*, de Mike Nichols, sait d'emblée Meryl Streep capable d'être crédible en rockeuse qui vivote. Elle l'est, et plus encore. Parce qu'elle peut, et aime, tout jouer.

L'une des belles surprises de l'année cinéma, *Ricki and the Flash* se révèle une chaleureuse ode à l'anticonformisme. Celle-ci résultant de la rencontre au sommet de trois créateurs hors normes, comment s'en étonner ?

Le Devoir

Le vacarme de leur silence

Le tour de force prodigieux d'un cinéaste issu d'un pays au bord du gouffre

LA TRIBU (V.F. SANS DIALOGUE DE THE TRIBE)

★★★★^{1/2}
Drame de Miroslav Slaboshpitsky. Avec Grigoriy Fesenko, Yana Novikova, Rosa Babyi, Alexander Dsiadevich. Ukraine, 2014, 130 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Sauvage, sanglant, parfois même cacophonique : étonnant tout de même pour un film sans dialogue, sans musique, mettant en vedette de jeunes sourds ne conversant qu'en langage des signes. Et encore, celui d'allégeance ukrainienne, donc nullement universel.

Devant *La tribu*, un premier long métrage d'une puissance exceptionnelle signé Miroslav Slaboshpitsky, la grammaire cinématographique tient lieu de glossaire pour saisir les multiples enjeux qui cristallisent les tensions au sein de cette étonnante mafia silencieuse. Celle-ci a établi ses propres règles dans une école de Kiev où les élèves sont laissés à eux-mêmes, les figures d'autorité étant absentes (littéralement) ou de mêche avec ces petits bandits de grand chemin. Leurs règles impitoyables sont vite assimilées par Sergey (Grigoriy Fesenko), un nouveau venu dont la naïveté perturbera la dynamique implacable de cette racaille, tandis que son amour maladroit pour une camarade de classe, prostituée la nuit venue pour camionneurs solitaires, viendra tout bousiller. Avec fracas.

Formidables non-professionnels

On se retrouve pourtant sans mal dans ce prodigieux dédale dépeint de sous-titres, exploré avec grâce par la caméra de l'apprenti virtuose Valentyn Vasyanovych, ratisant les recoins sordides de cet édifice délabré (métaphore



Un premier long métrage d'une puissance exceptionnelle signé Miroslav Slaboshpitsky

d'un pays en lambeaux ?) des graffitis. Miroslav Slaboshpitsky fait confiance à ses seules couleurs vives émanent

des graffitis. Miroslav Slaboshpitsky fait confiance à ses jeunes interprètes, tous de for-

midables non-professionnels ne craignant ni les baffes, ni la nudité, ni l'humiliation (un

avortement dans une salle de bain décrépite reste longtemps imprégné dans les mémoires). Ici, pas besoin de voyant lumineux ou de carton jaune pour comprendre la mesquinerie, la trahison, l'ignominie...

L'opacité de *La tribu* n'est donc qu'apparente, le cinéaste s'approchant rarement des visages, préférant capter leurs dangereuses pérégrinations dans une succession de séquences embrassant largement cet espace de désolation physique et morale. Et ce que l'on y découvre n'épingle en rien la spécificité des personnes sourdes, mais bien

davantage celle d'une jeunesse en déroute, survivants d'un environnement hostile qui n'aurait rien à envier à la dévastation de Tchernobyl. Miroslav Slaboshpitsky ne cherche pas à s'infiltrer dans un monde à part ; il observe un univers martelé par le vacarme de la misère. Cette plainte trouve toute sa puissance sans dialogue ni sous-titres, juste la force évocatrice du cinéma dans son essence même. Un tour de force à couper le souffle, et le son.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS



L'HOMME IRRATIONNEL
(V.O. ST.F.) - WOODY ALLEN - 96 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

LE MIRAGE - RICARDO TROGI

LA SALLE DE DANSE (V.O. ST.F.) - KEN LOACH

AMY (V.O. ST.F.) - ASIF KAPADIA

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR CINÉMA EN LIGNE

CAPRICE - EMMANUEL MOURET

CORBO - MATHIEU DENIS

TRANSATLANTIQUE - FELIX DUFOUR-LAPERRIÈRE

CINEMAEXCENTRIS.COM

PARKER POSEY JOAQUIN PHOENIX JAMIE BLACKLEY EMMA STONE

« EMMA STONE EST LUMINEUSE ET JOAQUIN PHOENIX PRODIGIEUX ! »
Le Monde

« UNE ŒUVRE PÉTILLANTE D'HUMOUR ET D'INTELLIGENCE »
Natalia Wyszocla, Métro

« CE FILM EST ASSEZ GÉNIAL ! »
Les Inroclapables

« UNE ŒUVRE DE HAUT VOL »
Telarama

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES

Écrit et réalisé par WOODY ALLEN

L'HOMME IRRATIONNEL

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE metropolefilms.com

Le bonheur est dans le plat

LISE GAUVIN

Écrire et cuisiner: ces deux passions se partagent le cœur de Maryse Condé depuis l'enfance. Celle qui n'a jamais voulu hiérarchiser l'une ou l'autre de ces activités partage découvertes culinaires et récits de voyage dans *Mets et merveilles*, nouvel ouvrage autobiographique qui fait suite à *La vie sans fards* (JC Lattès, 2012), mais surtout à *Victoire, les saveurs et les mots* (Mercure de France, 2006), évocation de la vie de sa grand-mère maternelle.

Élevée par une mère qui ne valorisait pas le métier de Victoire, cuisinière de métier travaillant pour une famille de « blancs-pays », très tôt, l'enfant se réfugie dans la cuisine dès qu'elle en a l'occasion et s'amuse à modifier les recettes traditionnelles reproduites par les domestiques. Ce qui, hélas, ne lui vaut aucun encouragement de la part de cette mère dont le jugement est sans appel: « *Seules les personnes bêtes se passionnent pour la cuisine.* » Ce que la narratrice devenue adulte explique par « *le mélange de dévotion et de honte* » que celle-ci éprouvait envers sa propre mère. Cette attitude, loin de la décourager, incite la jeune fille à continuer ses expériences avec le sentiment, chaque fois qu'elle pénétrerait dans la cuisine, de « *transgresser, de braver un interdit* ».



ADRIAN DENNIS AFP

L'intérêt pour la préparation de la nourriture accompagne Maryse Condé toute sa vie.

cioux un pâté d'insectes apprêté à la manière camerounaise. En Afrique du Sud, alors qu'elle se permet des incursions dans la cuisine d'une villa où elle habite, elle se fait dire par l'une des servantes: « *Les vraies dames ne se soucient pas de faire à manger.* » Heureusement, ce genre de réaction est assez rare et les hôtes sont généralement flattés de partager leur savoir avec l'écrivaine, qui tente ensuite de reproduire ses découvertes pour ses amis. Car pour Maryse Condé, la notion de plagiat, en cuisine, n'existe pas.

Cannibalisme littéraire

Ces voyages fournissent également à la romancière le sujet de certains de ses livres. D'un séjour au Cap, elle tire son *Histoire de la femme cannibale*, inspirée d'un meurtre commis par une femme noire qui, après avoir assassiné son mari, l'avait

découpé en petits morceaux et mangé. Condé découvre ensuite le *Manifeste anthropophage* d'Oswald de Andrade (1928), dont elle s'inspire pour écrire son manifeste cannibale, proposant la notion de cannibalisme littéraire. Ce texte, qui fit beaucoup de bruit, elle le décrit comme étant « *à la fois une thérapié moqueuse et une réflexion profonde sur la complexité de la littérature postcoloniale.* »

À la suite de tous ces périple, Maryse Condé redécouvre ses villes d'adoption, New York d'abord, où elle a enseigné à l'Université Columbia durant une dizaine d'années, puis Paris, où elle habite maintenant: des lieux dont elle vante les ressources quasi illimitées. Elle conclut de son parcours que la cuisine a tout de même un certain avantage sur l'écriture, car si l'écrivain, quand il vieillit, « *vit dans la terreur de radoteur, de répéter toujours et encore le même ouvrage* », pour la cuisinière, au contraire, « *la répétition est gage d'excellence.* »

Bienheureux ceux qui ont eu le plaisir de goûter aux mets préparés par celle qui dit avoir « *commencé à cuisiner au même moment qu'[elle] apprenait à écrire et à compter.* » Quant aux autres, ils peuvent apprécier ces récits qui mettent l'eau à la bouche.

Collaboratrice
Le Devoir

METS ET MERVEILLES

Maryse Condé
JC Lattès
Paris, 2015, 377 pages



PAUL BRADLEY

Les images de l'artiste Caroline Mauxion sont comme des mises en abîme, des sortes de poupées russes.

Zoom avant/zoom arrière

Caroline Mauxion souligne qu'une image n'est qu'une image, une simple image

NICOLAS MAVRIKAKIS

Cette jeune artiste, originaire de France, étudiante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM, a reçu en juin dernier le prix Sylvie-et-Simon-Blais pour la relève en arts visuels. Caroline Mauxion a donc eu droit, entre autres choses, à ce solo qui se déroule tout le mois d'août à la Galerie Simon Blais. Les choses vont plutôt bien pour elle, puisqu'en février 2016, elle aura aussi une expo à la Galerie de l'UQAM.

Mais quelle est la nature du travail de cette jeune artiste remarquée?

Certes, au premier coup d'œil, le visiteur pourra croire que sa plus récente production met en scène un art de l'illusion et du trompe-l'œil. Un exemple: sa série intitulée *Indice*. Ce qui, pour certains, semblera n'être que de simples feuilles de papier qui se décollent du mur est en fait les photographies de ces mêmes

feuilles. Il faut dire que Caroline Mauxion a réalisé ses photos illusionnistes sur place et que le mur qu'on voit dans ses images est bel et bien le mur de la Galerie Simon Blais. La lumière qui frappe la surface des photos venait et vient donc encore de cette fenêtre, qui est juste à gauche dans la salle... C'est à se demander s'il ne faudrait pas acheter et la photo, et le mur, et la fenêtre, et la salle, et la galerie, et la lumière du soleil qui y pénètre durant la journée, et même le soleil qui produit cette lumière, pour vraiment avoir cette œuvre *in situ* dans son entièreté, dans sa totale vérité... Il faudra demander à Simon Blais s'il ne nous fait pas un prix spécial pour le tout!

Mises en abîme

Cependant, s'il ne se résu-rait qu'à cela, qu'à un jeu de trompe-l'œil intelligemment orchestré, savamment installé, le travail de Mauxion ne serait pas si marquant. Les

images de cette artiste sont en fait comme des mises en abîme, des sortes de poupées russes qui ne font pas que nous faire croire qu'elles sont bel et bien dans l'espace qui les entoure. Elles cachent autre chose. Depuis deux expositions, Mauxion réutilise les photographies de ses expos précédentes, qu'elle reprend en photo. S'il scrute ces images, le spectateur aura comme indices de cela quelques traces du passage du temps. Ainsi dans ses photos, vous verrez des traces et de doigts, et de cassures, et de gondolements... Presque rien, en fait, mais comme le titre de ses deux précédentes expos l'indiquait, « *peu n'est pas rien* ». Les images de Mauxion insistent donc beaucoup sur la nature matérielle de la photo, sur l'épaisseur du papier photographique, mince pellicule, mince support souvent fragile. Mais Mauxion traite aussi de la leçon que les images sur ordinateur nous ont apprises. Nous savons bien que nous n'avons plus besoin d'imprimer nos photos et qu'elles sont devenues quasiment immatérielles... Nous savons bien comment une image est

donc aussi et surtout un jeu de lumières et de couleurs presque détaché du support papier ou du support de l'écran d'ordinateur. Voilà pourquoi dans plusieurs images de Mauxion, vous ne verrez les anciennes images qu'elle réutilise que par le reflet, le rayonnement des couleurs de celles-ci sur le mur... Ici, l'image photo est presque comme un fantôme coloré...

Ainsi donc, dans les images de Mauxion, le trompe-l'œil cache bien des choses. Chez elle, l'illusion est bel et bien un leurre qui dissimule toute une réflexion sur la nature de l'image.

Avec cette série dont elle avait exposé auparavant deux autres versions en 2014 à la Galerie Les Territoires et à la Parisian Laundry (dans le cadre de l'événement *Collision 11*), Caroline Mauxion semble avoir trouvé une voie de recherche prometteuse. À suivre.

Collaborateur
Le Devoir

L'OMBRE AU TABLEAU

DÉPLACEMENT #3
De Caroline Mauxion
À la Galerie Simon Blais
jusqu'au 29 août

Des voyages d'histoire, d'art et de musique

9 septembre	Saint-Hyacinthe: trois églises trois orgues CASAVANT et prestations de JACQUELIN ROCHETTE
17-18 septembre	Du Québec au Vermont Maison COLBY-CURTIS, OPÉRA HASKELL Auberge de la FAMILLE TRAPP Musée SHELburne Période d'inscription prolongée!



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

MAGASIN 5
Open cuisine

design et alimentation

à espace projet ---

expo-vente de design québécois et laboratoire

--- sur la place de castelnau

conférences et ateliers les samedis et dimanches



espace projet
art actuel
design

5 au 30 août

www.espaceprojet.net
353 Villeray - Montréal

DUFRESNE
MINCHERI

PIQUE-NIQUE ANNUEL DE LA BRIGADE NAPOLEON
ET DES GRENAIERS A PIED DE LA GARDE

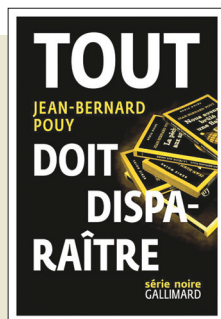
15 AOÛT 2015 DÈS MIDI

ET INAUGURATION DE L'EXPOSITION LA MÉMOIRE DES OBJETS
ENVOI ET CHÛTE D'UN AIGLE IMPÉRIAL, NAPOLEON BONAPARTE
500 OBJETS INÉDITS DE LA COLLECTION DE BOTHURI-BÉDARD

2929, AVENUE JEANNE-D'ARC, MONTRÉAL
MÉTRO PIE-IX STATIONNEMENT GRATUIT
INFO: 514 259-9201 WWW.DUFRESNE-MINCHERI.CA

CULTURE › LIVRES

LA VITRINE



POLARS

TOUT DOIT DISPARAÎTRE

Jean-Bernard Pouy
Gallimard, Série noire
Paris, 2015, 700 pages

Les lecteurs de moins de 30 ans connaissent peu Jean-Bernard Pouy et c'est bien triste. En plus d'être à l'origine de la délirante aventure du Poulpe — un personnage, de multiples auteurs —, celui qui a représenté le renouveau du polar français au début des années 1980 a pourtant une œuvre immense derrière lui. En adoptant ses nouvelles couleurs, la Série noire a voulu lui rendre hommage en republiant dans ce gros livre irrésistible cinq de ses histoires. Cinq livres denses d'un peu plus de 125 pages chacun, écrits de main de maître et mettant en scène des personnages aussi étonnants qu'exaspérés — d'où le titre général — et proposant des histoires atteignant des niveaux de fébrilité qu'on ne rencontre pas souvent. Ce sont des livres qui ont tous fort bien vieilli et dont la qualité et la richesse d'écriture vous frapperont tout de suite si vous n'avez pas le bonheur de connaître Pouy; quant aux habitués, ils se délecteront du plaisir retrouvé. N'empêche que deux histoires se détachent du lot: *L'homme à l'oreille croquée* (1987) et *RN 86* (1992). Dans ces deux cas, comme dans toutes les histoires d'ailleurs, on sera étonné par la vivacité et la qualité exceptionnelle des descriptions, par la profondeur des personnages esquissés en si peu d'espace et par la force de l'intrigue, qui parviendra à vous jeter par terre. Un cadeau à se faire...

Michel Bélaïr

Chambres avec vue

Un mélange de poésie, de réflexion sur le temps et d'autobiographie partielle en fragments

CHRISTIAN DESMEULES

« La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers la mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres... Il leur reste de s'y abîmer ou de revenir sur leurs pas. »

Prenant acte de ces lignes de François Mauriac, mais sans forcément revenir sur ses pas, Michaël La Chance revisite quelques moments-clés de son propre passé. Chacune des « épisodes » qu'il partage ici est conçue comme une chambre de l'Hôtel du Temps, un lieu accidentel et inventé « où l'enfant fantôme côtoie les messagers de la mémoire, où des portes s'ouvrent parce que d'autres se ferment ».

Né à Neuilly-sur-Seine, près de Paris, en 1952, Michaël La Chance a évolué entre la France, la Grande-Bretagne et le Québec, avant de reprendre la direction de Paris au milieu

CLAIRE CLOUTIER/CC/WIKIMÉDIA
Michaël La Chance

des années soixante-dix pour y poursuivre des études de philosophie et de sociologie. Une époque de bouillonnement intellectuel pendant laquelle il a eu la chance de fréquenter les cours de Foucault, Deleuze ou Barthes.

Prof, poète, essayiste, prosateur en tous genres, romancier (*De Kooning malgré lui*,

Triptyque, 2011), il livre avec *Épisodes* un ouvrage hybride à l'écriture particulièrement ciselée. Un mélange de poésie, de réflexion philosophique sur le temps, d'autobiographie partielle sous forme de fragments. Un alliage serré d'anecdotes (ou d'épisodes) et de poésie du quotidien certes méditatif, mais qui ne s'enferme pas dans l'hémétisme.

On y est à l'affût des instants de grâce, de certaines découvertes majeures, de quelques rares illuminations existentielles ou esthétiques. Telle cette inoubliable scène de *camera obscura*, où un paysage de montagne, perçant à travers le trou d'une serrure, s'affiche renversé sur le mur d'un corridor sombre. Un instant qui semble à lui seul condenser le projet de Michaël La Chance: « *Qu'est-ce qu'une épisode? Ce n'est pas un segment dans une chaîne d'événements, c'est un commencement permanent, qui trouve toujours dans le présent une façon de s'actualiser. Alors une expérience à première vue banale*

reflète l'enjeu de l'existence. »

Passant d'un lieu à l'autre, sautant entre les époques, on s'y promène entre le massif de la Chartreuse, New York, l'Irlande et Montréal, entre Long Island et le Montreux Palace, dans un pensionnat anonyme aussi bien qu'à Paris, où le quartier de Montmartre peut prendre la forme d'un « archipel de jours blafards enroulés autour de quelques lampadaires ».

On y croise Romain Gary, Claude Vivier, Gaston Miron, Patrick Straram, Francis Bacon, François Bujold ou Paul Hébert. Des professeurs, des artistes reconnus ou inconnus, quantité d'anonymes qui lui auront enseigné chacun à leur façon le risque d'être soi.

Un très beau livre à la densité hors de l'ordinaire.

Collaborateur
Le Devoir

ÉPISODES

Michaël La Chance
La Peuplade
Chicoutimi, 2014, 264 pages

Une vie comme sculpture inaboutie

DOMINIC TARDIF

Et si j'avais accepté ce boulot, et si j'avais dit « je t'aime » à cette fille, et si j'étais démenagé sur ce continent? Quelle aurait été ma vie si j'avais tourné à droite, plutôt qu'à gauche? C'est la féconde question, à la fois belle et anxiogène, que retourne dans tous les sens David Macfarlane avec *Les figures de la beauté*, son troisième roman.

Oliver, la vingtaine naïve, met les pieds en mai 1968 dans un petit village de Toscane, près de Carrare. Nous sommes au pays du marbre blanc, là où Michel-Ange est un jour venu cueillir la matière dans laquelle il concevra le tombeau (inabouti) du pape Jules II. Le jeune homme rangé, qui bamboche en Europe grâce à une bourse offerte par le quotidien de la ville ontarienne où il a grandi, sera happé par la tempête Anna. Elle est tout le contraire de lui: instinctive, mystique sur les bords, artiste de la manière la plus ostentatoire (et cliché) possible. Elle lui apprendra la cuisine et l'amour. Elle croit au destin et sculpte comme s'il s'agissait d'un sacerdoce.

La vie rêvée? Oui, mais non. Oliver opte (plutôt inexplicablement) pour les adieux au bout de quatre mois et retrouve au Canada le long fleuve tranquille qui l'attend. Il laisse sans le savoir dans son sillage une enfant, Teresa, qui le retrouvera un peu plus de trois décennies plus tard.

C'est elle ici qui prend en charge la narration: « *Mon père pouvait retourner à Cathcart [...]. Ce serait sensé. Ce serait dans l'ordre des choses. Ce serait raisonnable. Ou il pouvait, comme le croyait ma mère, faire quelque chose de divinement déraisonnable et imprévisible. Quelque chose de vraiment inattendu. Il pouvait rester avec elle.* »

Didactique,
mais pas plate

Didactique: adjectif habituellement employé péjorativement. Sauf ici. Parfois pour le pire, mais surtout pour le meilleur, David Macfarlane glose abondamment autour des œuvres et de la vie de Michel-Ange ou de Brancusi, géants



WKNIGHT94/WIKIPÉDIA

David Macfarlane glose abondamment autour des œuvres et de la vie de Michel-Ange (sur notre photo: *Moïse* de Michel-Ange, basilique Saint-Pierre-aux-Liens, Rome).

devant lesquels se prosternent ses personnages. Le chroniqueur au *Toronto Star* insère ses petites leçons d'histoire de l'art dans les dialogues avec une rare grâce. Il a le sens de l'anecdote véridique qui creusera des reliefs dans sa fiction.

La narration s'embarlificote cependant dans une pléthore de détours et mène une assommante somme de récits de front, dont ceux d'un propriétaire de carrières et d'un couple visitant Carrare en 1922. Le gars des vues a déjà été plus subtil; il pousse ici un peu lourdement sur le bouchon du hasard-qui-nous-lie-tous-n'est-ce-pas-fascinant. Pour emprunter au vocabulaire de la sculpture, il y a un bon roman dans le bloc de granit sur lequel pioche Macfarlane, mais en l'état, *Les figures de la beauté* demeure mal dégrossi.

« *Écris-moi. S'il te plaît. Tu me dois ça. Tu ne m'as jamais raconté aucune histoire* », demande Teresa à son père, au

terme de son premier séjour chez lui. Et il lui en racontera, des histoires, afin qu'elle connaisse ses origines, et aussi dans l'espoir que quelqu'un se souvienne après sa mort des plus précieux moments de cette vie à moitié vécue qui aura été la sienne, tout aussi inaboutie que le tombeau du pape Jules II. *Les figures de la beauté* se déploie certes de façon un peu baroque, avec une absence d'économie plutôt surannée, mais le désir que tente d'encapsuler Macfarlane, lui, est éternel: que des sculptures à notre effigie se dressent dans l'esprit de ceux qui nous survivront.

Collaborateur
Le DevoirLES FIGURES
DE LA BEAUTÉDavid Macfarlane
Traduction d'Ivan Steenhout
Plaine Lune
Montréal, 2015, 364 pages

DERNIÈRE CHANCE | HEURES D'OUVERTURE PROLONGÉES !

PHOTOGRAPHE DE L'ÉLÉGANCE

HORST

UNE EXPOSITION EN EXCLUSIVITÉ
NORD-AMÉRICAINE

JUSQU'AU 23 AOÛT 2015



V&A

L'EXPOSITION EST ORGANISÉE
ET MISE EN CIRCULATION
PAR LE VICTORIA AND ALBERT
MUSEUM, LONDRESMUSEE
McCORDMuriel Maxwell, couverture du Vogue américain, 1^{er} juillet 1939 © Condé Nast / Succession Horst

OGILVY LOEWS E-LLE MODE DESIGN LA VITRINE CULTUREL TOULOUSE/MONTTÉLÉ STM fugues MONTREAL GAZETTE MONTREAL

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION

Jusqu'au 29 août 2015

11^e édition | 45 artistes | 16 universités

Le meilleur de la relève pancanadienne

Image (détail) : Liz Toohey-Wiese (NSCAD)

Art
Mur

www.artmur.com

5826, St-Hubert, Montréal (Québec) 514 933-0711

Avec l'appui

SODEC

Québec

CULTURE › LIVRES

Les noirs dessous du tennis féminin

LOUIS CORNELLIER



Les championnes de tennis qui s'affronteront à Toronto, cette semaine, à l'occasion de la Coupe Rogers, font figure de princesses sportives ayant une vie de rêve. La réalité, pourtant, est souvent moins rose. « *Le bonheur affiché par les grandes championnes rayonnantes au moment de soulever le trophée est constitué en partie du désespoir de celles qui ont échoué*, note le journaliste sportive française Dominique Bonnot. *Il faut des milliers d'espérances foulées aux pieds pour faire émerger un triomphe.* »

Ce n'est là que la cruelle loi du sport d'élite, diront certains. Que ceux et celles qui n'ont pas les nerfs assez solides pour la supporter fassent autre chose. Or, dans *N'oublie pas de gagner*, Bonnot, grande reporter à *L'Equipe Magazine*, montre que l'univers du tennis féminin est trop souvent gangrené par bien pire que la dure réalité de la défaite.

Tout endurer

Quand elle atteint le 35^e rang mondial en 1988, la joueuse française Isabelle Demongeot, 22 ans, est brisée intérieurement. Elle subit en silence, depuis huit ans, les agressions sexuelles répétées de son célèbre entraîneur, Régis de Camaret. « *J'étais prête à tout endurer pour être une championne* », confiera-t-elle plus tard. En 2007, elle dénoncera enfin son violeur dans un livre intitulé *Service volé* (Michel Lafon). La prescription l'empêche de poursuivre l'agresseur, mais la parution de son témoignage incite une vingtaine de victimes du même homme à parler à leur tour. En 2014,

Régis de Camaret est condamné à dix ans de prison.

La Suisse Tímea Bacinszky, la Française Aravane Rezaï, la Croate naturalisée américaine Mirjana Lucic et la Serbe naturalisée australienne Jelena Dokic ont été victimes, elles, de « *pères Fouettard à moitié fous, malfaisants et violents* ». Bacinszky, 26 ans, actuellement au 14^e rang mondial et inscrite à Toronto cette semaine, raconte avoir subi « *une pression morale aussi destructrice que des coups* ».

Rezaï, au 15^e rang mondial en 2010, a été frappée par son père et poussée à la dépression. À l'âge de cinq ans, Lucic a reçu le poing de son paternel en plein visage après une défaite. Actuellement au 48^e rang mondial et inscrite à Toronto, la joueuse de 32 ans est aujourd'hui libérée de l'emprise de son père. Dokic, ex-4^e joueuse mondiale, battue et méprisée par son père, a mis fin à sa carrière en 2012.

Le père de la Française Valentine Fauvau et de son frère Maxime, lui, ne battait pas ses enfants, mais droguait leurs adversaires aux anxiolytiques. En 2003, après un match en tournoi contre Maxime, un jeune instituteur de 25 ans, abruti par les manœuvres du père Fauvau, est mort dans un accident de voiture. Le coupable sera condamné à huit ans de prison.

Si l'histoire des sœurs Williams, arrivées au sommet grâce à un père obsédé par leur réussite, semble somme toute plutôt heureuse, il n'en va pas de même de celle d'une foule d'autres joueuses. Véritable prodige précoce, l'Américaine Jennifer Capriati, que son père a mise au tennis à l'âge de trois ans, atteint le 8^e rang mondial à 14 ans, mais tombe dans la délinquance, la drogue et l'alcool à 16 ans, en réaction aux frasques de son papa mégalomane. « *A*



Jennifer Capriati atteint le 8^e rang mondial à 14 ans, mais tombe dans la délinquance, la drogue et l'alcool en réaction aux frasques de son papa mégalomane.

l'évidence, constate Bonnot, *le stress lié à l'objectif familial de la voir dominer le tennis la détruit plus qu'il ne la fait rêver.* »

Le refuge religieux

Elles aussi écrasées par des pères mégalos et, en plus, violents, la Franco-Américaine Mary Pierce et l'Américaine Andrea Jaeger, qui ont toutes deux atteint le 3^e rang mondial, ont finalement trouvé refuge dans la religion. Pierce, 40 ans, vit aujourd'hui sur l'île Maurice, au sein d'une communauté pentecôtiste soupçonnée d'être une secte, où elle entraîne au tennis les enfants du pasteur principal. Jaeger, 50 ans, qui avoue qu'elle faisait parfois exprès de perdre pour ne pas faire souffrir une adversaire sympathique, est devenue une religieuse anglicane en 2006. Celle qui détestait l'ambiance délétère de l'univers du tennis féminin est aujourd'hui surnommée « *sœur rigolote* ».

Dominique Bonnot, ancienne petite championne elle-même, a connu les affres d'un entraînement imposé par un père trop ambitieux. Son livre, révélateur et émouvant, regorge d'histoires tristes — quelques-unes le sont moins — et trop vraies, qui illustrent que le charme dégage par le tennis féminin professionnel est un vernis recouvrant des dessous souvent sordides.

J'aime le tennis, que je connais et pratique depuis plus de 35 ans. Si j'avais une fille, je lui dirais que le bonheur que recèle ce sport se trouve tout entier sur le court du parc le plus près de chez nous et pas plus loin.

louisco@sympatico.ca

N'oublie pas de gagner
LE TERRORISME
DANS LES COULISSES
DU TENNIS FÉMININ
Dominique Bonnot
Stock
Paris, 2015, 270 pages

L'urgence de dialoguer avec l'Islam

Le terrorisme et le contre-terrorisme découleraient d'un même aveuglement

MICHEL LAPIERRE

En examinant la politique de Barack Obama ou de Stephen Harper, l'anthropologue Gilles Bibeau ose, dans son essai *La généalogie de la violence*, se demander « *comment le terrorisme et le contre-terrorisme s'engendrent mutuellement dans la face-à-face de deux folies guerrières* ». Il décèle dans cette lutte un problème abyssal qui, dépassant l'usage clandestin ou officiel des armes, cache des visions du monde pas nécessairement incompatibles.

Pour combattre le terrorisme, les appels aux droits de la personne, à la démocratie et à la liberté découlent, comme l'explique l'anthropologue québécois, de « *la morale occidentale héritée du Siècle des Lumières* ». Si cette morale laïque semble parfois inconciliable avec d'autres visions du monde, par exemple, avec celle de l'Islam, c'est, selon lui, que l'Occident oublie la leçon que Claude Lévi-Strauss lui donna, en 1952, dans *Race et histoire*.

À la suite de recherches sur les peuples dits primitifs, l'ethnologue français concluait : « *La civilisation implique la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité, et consiste même en cette coexistence.* » Seule une « *nouvelle pensée des Lumières* », sorte de « *vision plurielle du monde* », pourrait, estime Bibeau, faire comprendre qu'au lieu du prétendu choc entre l'Islam et l'Occident, c'est l'affrontement au sein de chacun des deux ensembles sociopolitiques qui devient révélateur.

Il s'agit du conflit entre progressistes et conservateurs. Bibeau reproche aux experts occidentaux de tendre « *encore trop souvent à ignorer le fait qu'il existe de nos jours, à côté d'un réel néofondamentalisme islamiste, un puissant mouvement réformiste* », reflété notamment par les anthropologues Youssef Seddik et Malek Chebel.

Il a le discernement de leur proposer une réflexion sur l'altérité humaine pour sortir du cercle vicieux de l'opposition entre terrorisme et contre-terrorisme. Cela leur permettrait de se ren-

dre compte que la blessure infligée autrefois par le colonialisme au monde islamique ne s'est pas encore cicatrisée.

Bibeau est, à un très haut point, conscient de la funeste hésitation des Occidentaux à interpréter leurs rapports avec l'Islam à la lumière de l'histoire et de l'anthropologie. Il résume la situation par la phrase la plus pénétrante de son livre : « *On ne négocie pas avec des terroristes* », tel

est le mot d'ordre d'une pensée radicalement dépolitisée. »

Ce mot, Bibeau le rapproche de la profession de foi messianique plus que politique d'Obama devant l'académie militaire de West Point en mai 2014 : « *Je crois dans l'exceptionnalisme américain de toutes les fibres de mon être.* » Comment peut-on opposer l'idée de la mission des États-Unis, voire de tout l'Occident, à celle de la mission des musulmans

radicaux, sans entretenir un esprit guerrier? Nous sommes loin du dialogue entre les cultures.

Collaborateur
Le Devoir

GÉNÉALOGIE DE LA VIOLENCE
LE TERRORISME :
PIÈGES POUR LA PENSÉE
Gilles Bibeau
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 248 pages

Alire Alto Les Éditions André Fontaine Fonfon Annika Parance Éditeur Les éditions Archimède Ariane Éditions Éditions L'Arichaut Bayard Canada Livres Beauchemin International Bêliveau éditeur Les Éditions Belle Feuille Berger Boomerang Andara Boréal Bouton d'or Acadie Éditions la Caboché Éditions Caramello Éditions CEC CEMEG Les Éditions Chouette Éditions du CHU Sainte-Justine CRAAQ Les Éditions du CRAM Les Éditions Porte-Bonheur Les Éditions David Éditions de Mortagne Dominique et compagnie Dramaturges Éditeurs Bruide Éditions Écosociété Les Écrits des Forges La Pastèque Pearson-ERPI Éditions La Peuplade Éditions XYZ Espoir en canne Éditions Foulire Les Éditions Ganessa Gléna Québec Les Éditions Goélette Les Éditions Coup d'œil Les Éditions de la Grenouillère Groupe Fides Stanké Libre Expression Trécaré Logiques Publisher Guides Voir Les Éditions de l'Homme Le Jour La Griffe La Montagne Secrète Petit Homme VLB éditeur Hexagone du Blé Les Éditions Éditions du Journal Éditeur HélioTrop Les éditions Héritage Les Éditions Histoire MultiMondes Marcel L'instant même L'In-Grande Marée Les La Smala Le Quartier Les Éditeurs réunis Les Les Éditions du Noroît Plume d'or Lévesque éditeur Lux éditeur Éditions du Marais nouvelle édition Éditions Marie-France Sigier Mémoire d'encrier Éditions Michel Quintin Le Musée canadien des civilisations Nota Bene Nouvelles éditions de l'Arc Novalis Éditions de la Paix Les Éditions du Passage Éditions Paume de Saint-Germain Les éditions La Pensée Les Éditions Perce-Neige Perro éditeur Les Éditions Phidal Éditions du Phœnix Éditions Pierre Tisseyre Éditions des Plaines Planète rebelle Pleine Lune Les Presses de l'Aluminium Les Presses de l'Université d'Ottawa Les Presses de l'Université de Montréal Les Presses de l'Université du Québec Les Presses de l'Université Laval Les Presses Inter Universitaires Les Presses internationales Polytechnique Éditions Prise de Parole Modus Vivendi Remue-ménage Les Éditions Sémaphore Éditions Bravo! Presses Adventure Sélection Reader's Digest Le Septentrion Hamac Éditions du Soleil de Minuit Somme toute Tête première Soulières éditeur Éditions Sylvain Harvey Éditions Triptyque Guides de voyage Ulysse Vents d'ouest Éditions du Vermillon Éditions Z'aillées

LE 12 AOÛT,
J'ACHÈTE UN
LIVRE QUÉBÉCOIS!

L'ANEL remercie les lecteurs d'être au rendez-vous!

Le 12 août, j'achète un livre québécois organisé par Patrice Cazeault et Amélie Dubé.

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES
QUÉBÉCOIS

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

LES ESCLAVES OUBLIÉS DE TROMELIN
Sylvain Savoia
Aire Libre
2015, Paris, 120 pages

L'archéologie peut croiser le chemin de la bande dessinée et donner quelque chose de très beau, comme ce récit qui, en se promenant entre présent et guerre de Sept Ans (1756-1763), retrace le destin tragique d'une poignée d'esclaves oubliés, à la suite d'un naufrage, sur un bout d'île hostile d'à peine 1 km², au milieu de l'océan Indien. Ils vont poireauter là pendant sept ans avant d'être sauvés. Sept femmes et un enfant de huit ans à peine en sortiront vivants. De passage sur les lieux, où a été établie aujourd'hui une station météo, Sylvain Savoia trace les contours de cette mésaventure dans laquelle l'homme blanc ressort forcément écorné et où le peuple malgache, au passé brisé par la vénalité de la Compagnie des Indes, témoigne d'une force improbable, d'une résilience salvatrice face à l'adversité et la violence d'un environnement qu'il va réussir à dompter.

Fabien Deglise



JEUNESSE

LE SOURIRE EN FUITE
Texte de Julie Tétrault
Illustrations de Ninon Pelletier
Québec Amérique
Montréal, 2015, 24 pages

Publié dans la froidure du début mars, à titre posthume, cet album d'une jeune auteure a de quoi réchauffer le cœur de petits lecteurs de mauvaise humeur et se prête aussi bien à cette saison de vacances, alors que les crises de « boudin » viennent parfois gâcher les plus belles journées ensoleillées... *Le sourire en fuite* raconte la « quête » du petit Olivier pour retrouver cet élément essentiel à son joli visage, lui qui s'est levé du mauvais pied... Au-delà de la recherche représentée graphiquement au premier degré et particulièrement amusante, le récit interpelle sur des enjeux affectifs plus complexes qui font le quotidien des petits d'âge préscolaire et du début du primaire. Voilà de quoi redonner le sourire aux plus « bougons », et aussi quelques trucs pour chasser la morosité quand elle se repointera. À noter qu'une partie des profits de la vente de cet album ira à l'organisme Fibrose kystique Québec, car l'auteure Julie Tétrault est décédée des suites de cette maladie en 2013.

Amélie Gaudreau

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE
un monde différent

Pour nous appuyer :

www.alternatives.ca • 514.982.6606

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 27 juillet au 2 août 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Six minutes	Christine Bruillett/Druide 1/10
2	Baiser • Tome 2 La vengeance de la veuve joyeuse	Marie Gray/Guy Saint-Jean 2/8
3	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose 3/11
4	Les 7 secrets de mon ex	Judith Bannion/Les Éditeurs réunis 10/10
5	Maudits bas jaunes!	Marie-Millie Dessureault/Mortagne 5/11
6	La vie sacrée de Juliette Gagnon • Tome 3 Escarpins...	Nathalie Roy/Libre Expression 4/11
7	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis 8/2
8	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise 6/17
9	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis -/1
10	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 7/7

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans étrangers	
1	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès -/1
2	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 1/10
3	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel 2/6
4	L'instant présent	Guillaume Musso/XO 3/19
5	Tuer Alex Cross	James Patterson/Lattès 4/2
6	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 5/25
7	Les quatre filles du révérend Latimer	Colleen McCullough/Archipel 7/5
8	Dans la ville en feu	Michael Connelly/Calmann-Lévy 8/14
9	Mariée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec 6/7
10	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 9/9

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais québécois	
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 2/39
2	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	Arnaud Granata Stéphane Mailhot/La Presse -/1
3	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de réception	Dany Laferrière/Boréal 4/7
4	La souveraineté en héritage	Jacques Beauchemin/Boréal 5/4
5	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 3/12
6	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso -/1
7	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux -/1
8	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute 4/2
9	Ping-pong	Zviane/Pow Pow 8/2
10	Sortir le Québec du pétrole	Collectif/Somme toute -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais étrangers	
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 1/24
2	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michel Onfray/Flammarion 3/3
3	1000 coups de fouet. Parce que j'ai osé parler librement	Raif Badawi/Édito 2/7
4	Remèdes mortels et crime organisé	Peter C. Goltzschke/PUL 6/12
5	Laissez-nous faire! On a déjà commencé	Alexandre Jardin/Robert Laffont 4/10
6	L'hydrex mondiale. Colloppole bancaire	François Morin/Lux -/1
7	Vers une société plus altruiste	Collectif/Allary -/1
8	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 7/21
9	L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Noam Chomsky André Vitchek/Ecosociété -/1
10	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 5/9

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.